Un Breton contre la marine de la Belle Époque

Olivier Diraison-Seylor et le scandale politico-littéraire des Maritimes

Jean-Baptiste Bruneau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3291>

DOI : 10.4000/abpo.3291

ISBN : 978-2-7535-5185-5

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 28 juillet 2016

Pagination : 55-82

ISBN : 978-2-7535-5183-1

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Jean-Baptiste Bruneau, « Un Breton contre la marine de la Belle Époque », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 123-2 | 2016, mis en ligne le 28 juillet 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3291> ; DOI : 10.4000/abpo.3291

Un Breton contre la marine de la Belle Époque

Olivier Diraison-Saylor et le scandale politico-littéraire des *Maritimes*

Jean-Baptiste BRUNEAU

Maître de conférences en histoire contemporaine,
Université Bretagne-Sud – UMR 6258, CERHIO

Évoquant, dans *Les Beaux quartiers*, l'ignorance de Thérèse Despelière, « qui pouvait passer pour assez cultivée, bien qu'elle ignorât qui était Voltaire, et que Loti, Farrère et Olivier Diraison-Saylor [sic] fussent ses auteurs préférés¹ », Louis Aragon ressuscite un nom oublié – sans doute d'Aragon lui-même qui l'associe, hâtivement et fautivement, aux deux plus célèbres écrivains maritimes de la première moitié du XX^e siècle. Si, dix ans plus tôt, Léon Treich offre un hommage à l'écrivain héroïque, tombé au champ d'honneur², il est déjà trop tard, l'ouvrage qui l'a lancé dans le monde des lettres n'est déjà plus qu'un titre que les histoires de la littérature classent parmi les romans régionalistes³. Pourtant, *Les Maritimes*⁴ a été un des scandales littéraires du début du siècle et son auteur une figure du Tout-Paris littéraire dont les marins vont conserver seuls le souvenir honni. Jean-François Navard, dans son roman, *Les Fistots*, rappelle ainsi que son héros, Pierre Leguen, qui se destine à l'école navale, « revoit le livre infâme de Saylor qu'il a lu dans une bibliothèque de la ville et qu'il a subtilisé pour le noyer dans l'Erdre⁵ ». Le capitaine de vaisseau de Béarn, plus d'un demi-siècle plus tard, réduit le roman à une basse vengeance : la femme de Diraison ayant été ostracisée par les femmes d'officiers de marine de

---

1. ARAGON, Louis, *Les Beaux quartiers*, Paris, Denoël et Steele, 1936 (Réédition Livre de Poche, 1966, p. 32).

2. TREICH, Léon, « Olivier Diraison-Saylor », *Les Nouvelles Littéraires*, 22 mai 1926, p. 6.

3. LANSON, Gustave, *Histoire illustrée de la littérature française*. t. II, Paris, Librairie Hachette, 1923, p. 417.

4. SEYLOR, Olivier, *Les Maritimes (Mœurs candides)*, Paris, Félix Juven, 1901.

5. NAVARD, Jean-François (pseud. du capitaine de frégate Jean-François Gravrand), *Les Fistots*, Paris, Amiot-Dumont, coll. « Bibliothèque de la mer », 1954, p. 43.

Toulon, jalouses de sa trop grande beauté, son époux aurait alors dévoilé, en représailles, « toutes les petites histoires que l'on se racontait dans les carrés des navires de la Royale, toutes les petites histoires véritables ou inventées, et ce fut un tollé général⁶ ».

Si l'ouvrage d'Olivier Diraison-Seylor n'a pas connu la postérité des *Sous-Offs*⁷ ou de *Biribi*⁸, il s'inscrit pourtant dans cette veine du roman naturaliste de la Belle Époque qui dénonce les travers de la société militaire. Ce n'est toutefois pas le monde de la caserne qui est ici porté sur la place publique, mais celui, plus secret, de la marine et de ses officiers. Et comme ses prédécesseurs, détracteurs de l'armée de terre, des années 1880-1890, il suscite le scandale, scandale qui met fin à sa carrière militaire et le lance dans le monde des lettres. Malgré la publication de plusieurs romans au cours des années 1900, il reste prisonnier de ce succès initial, les articles qui entourent l'annonce de sa mort célébrant l'auteur « des *Maritimes* et de divers ouvrages littéraires⁹ ». Si l'ouvrage tranche avec une production maritime marquée du sceau de l'aventure depuis le début du XIX^e siècle, la violence des réactions, pour avérée qu'elle soit, étonne au regard de ce qui s'écrit sur la marine au tournant du siècle lorsque les radicaux s'emparent de la question navale dans le cadre de la républicanisation de la Marine¹⁰. Édouard Lockroy, décrivant dans ses souvenirs le monde des officiers de marine, dont il a été le ministre, comme « extrêmement restreint et absolument fermé, form[ant] une sorte de nation aristocratique, étroitement hiérarchisée, où domine l'esprit de corps et où les galons tiennent lieu de titres¹¹ », ne dit finalement pas autre chose que l'auteur des *Maritimes*.

Que l'ouvrage soit une satire des mœurs navales, d'autant plus méchante que nul dans le monde maritime ne peut ignorer qu'il s'agit d'un roman à clés – les identités étant à peine dissimulées derrière des pseudonymes transparents – est indéniable; pour autant, il n'est pas certain que cette violence ait pu seule justifier la mise en réforme de l'impertinent officier-écrivain, les travers et particularités des sociétés maritimes n'étant un secret pour personne, même si la colère qui étouffe le jeune enseigne de vaisseau donne au tableau la brutalité d'une charge dont la marine était, du moins sur le plan littéraire, encore préservée. Si la réaction de l'institution est en réalité aussi vive, c'est aussi parce que le roman en dit plus long qu'il n'y paraît sur le rapport de cette dernière au régime. Se faisant l'écho de la presse radicale qui voit en elle un « État dans l'État, jaloux de son autonomie, soustrait même aux principes du droit commun¹² », il offre

6. BÉARN, Hector de, *Souvenirs d'un marin*, Nouvelle série, Paris, La Palatine, 1965, p. 11.

7. DESCAGES, Lucien, *Sous-offs, roman militaire*, Paris, Tresse et Stock, 1889.

8. DARIEN, Georges, *Biribi, discipline militaire*, Paris, A. Savine, 1890.

9. X, « Tombé au champ d'honneur », *Le Matin*, 26 juin 1916, p. 2.

10. Sur cette question, voir MARTINANT DE PRÉNEUF, Jean, « La politique de républicanisation de la marine à la Belle Époque », *Revue d'Histoire Maritime*, n° 14, 2001, p. 29-60.

11. LOCKROY, Édouard, *La Marine de Guerre – Six mois rue Royale*, Nancy-Paris, Berger-Levrault, 1897. Cité dans *Revue d'Histoire maritime*, n° 14, 2001, p. 25.

12. BORYS, Daniel, *Le Galon, La Plume*, janvier-juin 1902, p. 444.

aux procureurs de l'armée de mer une véritable arme de guerre pour lutter contre ses archaïsmes, arme d'autant plus redoutable qu'elle est tirée par un de ses propres membres, officier de vaisseau de surcroît.

Une carrière brisée par le scandale

Après des études au collège de Morlaix et au lycée de Brest, le jeune Olivier Diraison, né le 31 juillet 1873 à Plouescat, entre à l'École navale en 1891 dans un rang prometteur, classé 25^e sur les 71 admis¹³. Si son père, notaire, appartient au monde de la robe, il est issu d'une glorieuse lignée navale¹⁴. En effet, son arrière-grand-père du côté maternel n'est autre que le pilote Trémintin. Second de l'enseigne de vaisseau Bisson, l'héroïque commandant du *Panayoti* qui préféra faire sauter son bâtiment plutôt que de se rendre, Trémintin est une des figures glorieuses de la marine qui lui rend hommage en baptisant de son nom le navire-école des mousses des années 1930 et que célèbre Tristan Corbière dans son poème « La balancelle¹⁵ ». Au cours de sa scolarité à l'École navale, il se révèle un brillant élément, oscillant au cours de sa deuxième année sur le *Borda* entre la 5^e et la 13^e place sur 71 élèves, sans toutefois réussir à convaincre le capitaine de vaisseau Aubry de la Noë, commandant de l'École, qui, tout en reconnaissant en lui un « élève intelligent et travailleur », déplore son « éducation insuffisante » avant de conclure : « prétentieux et n'ayant pas très bon esprit¹⁶ ». La campagne de l'école d'application sur l'*Phigénie* au cours de l'année 1893-1894 ne semble pas avoir assoupli un caractère difficile, son commandant notant le 19 juin 1894 : « Intelligent. N'a pas travaillé, n'a pas bon esprit, tenue et éducation insuffisantes. À ce qu'il faut pour bien faire et devenir bon officier mais s'est montré ici aspirant peu zélé et médiocre¹⁷. »

À l'issue de son année sur la frégate-école, il est désormais aspirant de 1^{re} classe et embarque pour sa première campagne sur le croiseur de 2^e classe *Duguay-Trouin*, de la division navale du Pacifique, brièvement rattaché à la division navale d'Extrême-Orient. S'il manque d'expérience et de maturité, sa « bonne volonté » et son application dans l'exercice de son service sont toutefois notées ; mais l'année suivante, le capitaine de vaisseau Bayle se voit obligé de reconnaître son manque d'intérêt pour le service¹⁸. Promu enseigne de vaisseau en octobre 1896, il rejoint en juin de l'année suivante le cuirassé *Le Formidable* de l'escadre de la Méditerranée. Visiblement peu intéressé par le service en rade, il permute avec un de ses camarades en avril 1898 et embarque sur le *Fabert*, de la division navale

---

13. X, « L'École navale », *Le Gaulois*, 15 septembre 1891, p. 2.

14. X, « Les duels de M. Diraison », *Gil Blas*, 27 janvier 1902, p. 3.

15. CROS, Charles, CORBIÈRE, Tristan, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1970, p. 878-881.

16. Dossier personnel Olivier Diraison (Service Historique de la Défense-Marine : CC7 2^e Moderne D8-3).

17. *Ibidem*.

18. *Ibid.*

de l'Océan indien, où il est à nouveau initialement bien noté, apparaissant comme un « officier énergique et discipliné, menant très bien les services dont il est chargé ». Mais au bout de quelques mois, son commandant se ravise à son tour et note que s'il est « instruit et intelligent », il est aussi « frondeur et animé de mauvais esprit¹⁹ ». Malgré ces critiques, il s'illustre lors du sauvetage de l'artillerie du croiseur *La Pérouse*, pour lequel il reçoit un témoignage officiel de satisfaction du ministre en septembre 1898. Il est vrai que ce sauvetage s'est fait dans des conditions particulièrement éprouvantes, le jeune officier ayant eu dans l'opération « les deux pieds brûlés par le soleil et l'eau de mer²⁰ ». De retour en France, il rejoint le contre-torpilleur *Dunois* de l'escadre de la Méditerranée, où son commandant se montre cette fois plein d'indulgence pour les « irrégularités [...] constatées dans son service d'officier de quart en rade » qui « tiennent surtout à des manques d'attention et à des erreurs de jugement qui [...] s'effaceront avec le temps²¹ », avant d'être nommé à l'école des torpilles sur l'*Algésiras*.

Les défauts de son caractère, caractérisé par un dilettantisme et un manque de souplesse, sont certes régulièrement pointés mais ils n'hypothèquent en rien sa carrière, pas plus qu'ils n'annoncent une inévitable rupture avec l'institution navale. Sur le plan personnel, s'il s'insère dans la bonne société maritime toulonnaise par son mariage avec la fille du capitaine de frégate en retraite Lafon le 2 juillet 1900, il doit faire face aux problèmes que lui pose l'attitude scandaleuse de son père. Ancien notaire, ce dernier semble avoir abandonné sa charge et, déclassé, il semble vouloir vivre aux crochets de son fils ; installé à Toulon, il harcèle publiquement ce dernier, n'hésitant pas à l'insulter et à le frapper jusque devant la porte de l'arsenal²². Pour faire face à ses soucis familiaux, le jeune enseigne de vaisseau réclame un congé au directeur des défenses sous-marines afin de se consacrer « au règlement de contestations très pénibles pendantes devant de nombreuses juridictions ; de [s]e soustraire, aussi, jusqu'à solution, à des conflits publics incompatibles avec la dignité de [s]on uniforme, et dont la fréquence a ébranlé la santé de [s]a femme au point de [l]e contraindre à la soigner très spécialement²³ ». Devant ce harcèlement manifeste, le vice-amiral Bienaimé, chef d'état-major général de la marine, transmet au ministre de la marine la demande avec un avis favorable qui permet l'obtention du congé réclamé, du mois de mai jusqu'au mois de novembre 1901.

---

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. Lettre du procureur de la République de Toulon au préfet maritime de la troisième région, 22 avril 1901. *Ibid.*

23. Lettre enseigne de vaisseau Diraison à Directeur des défenses sous-marines a/s demande de congé, 19 avril 1901. *Ibid.* Le couple se sépare finalement en 1904, le divorce étant prononcé aux torts de son épouse et la garde de son fils lui est confiée exclusivement. Voir DIRAISON-SEYLOR, Olivier, « Une lettre de M. O. Diraison-Seylor », *La Dépêche de Brest*, 26 juillet 1907, p. 1.

Les contraintes familiales justifient largement ce congé mais ce dernier semble avoir été plus utilisé à l'écriture de son premier roman qu'au règlement du contentieux qui l'oppose à son père. Olivier Diraison a d'autant plus de raisons de croire en ses capacités que ses premiers récits exotiques ont déjà été publiés dans la presse parisienne²⁴, annonçant un nouveau Loti, jonglant entre ses obligations militaires et sa carrière littéraire. En réalité, cet intérêt pour la littérature annonce une rupture avec son milieu professionnel ; comme le rappelle *Gil Blas*, c'est bien une reconversion qu'il prépare, dont il espère, pour pallier son manque de fortune personnelle et répondre aux besoins nés de son récent mariage, « des ressources dans la vie civile. Pendant ses congés à Paris, il s'était trouvé en relation avec des directeurs de théâtre, entre autres, M. Porel, et avait écrit pour eux une pièce se passant, naturellement dans un milieu maritime. Les débuts hérissés de difficultés de la carrière dramatique l'avaient rebuté, et le hasard lui ayant fait faire la connaissance de l'éditeur Juven, il s'était orienté du côté du roman²⁵ ».

Alors que son congé s'achève, il publie *Les Maritimes. Mœurs candides*, signé du pseudonyme d'Olivier Seylor (pour « Sailor », le marin), immédiatement repéré par la presse qui y voit la révélation « d'un observateur ayant vécu dans le monde de la marine militaire qu'il décrit et que ce livre révolutionne²⁶ ». Qu'il ait ou non soumis son manuscrit au ministre de la marine pour obtenir l'autorisation de le publier importe assez peu, même s'il semble avéré que la demande ait bien été faite et l'autorisation accordée sans examen²⁷ ; quoi qu'il en soit, le scandale qu'il provoque conduit l'institution à rapidement en prendre la mesure. Signalé au chef d'état-major, il est convoqué dans la soirée du 30 novembre, en présence des sous-chefs d'état-major, séance au cours de laquelle il confirme être l'auteur de l'ouvrage incriminé. Devant cette « œuvre de scandale, remplie d'insinuations malveillantes visant un grand nombre de hautes personnalités de la marine dont les noms sont défigurés juste ce qu'il faut pour les mieux faire ressortir [qui] dépeint longuement sous un jour odieux le corps des officiers de marine et cherche à salir de nombreuses personnes, femmes et jeunes filles de la localité toulonnais, désignées elles aussi par des noms transparents », le chef d'état-major général de la marine conclut que, sans préjuger des « intentions des pères, frères ou maris des femmes salies par M. Diraison, [...] il appartient à l'autorité maritime de le poursuivre au nom de la discipline outragée²⁸ », conclusion qui est logiquement suivie d'une demande de traduction devant un conseil d'enquête. Dès le 6 décembre, l'impertinent enseigne de vaisseau est convoqué par le rapporteur du conseil d'enquête

24. SEYLOR, Olivier, « Femmes de Madagascar. Passades lointaines », *La Vie parisienne*, 28 avril 1900 ; « Passades lointaines. En Chine », *La Vie parisienne*, 18 août 1900.

25. X, « Les duels de M. Diraison », *Gil Blas*, 27 janvier 1902, p. 3.

26. X, « Vient de paraître », *Le Figaro*, 26 novembre 1901, p. 3.

27. X, « L'affaire des *Maritimes* », *Ouest-Éclair*, 17 décembre 1901, p. 1.

28. Lettre vice-amiral Bienaimé, chef d'état-major général de la marine, au ministre de la marine, 2 décembre 1901 (SHD-Marine : CC7 2eModerne D8-3).

pour comparaître le 11 devant ledit conseil pour « répondre d'un manquement grave contre la discipline », son roman « contenant des insinuations injurieuses et outrageantes pour des officiers de marine et visant un certain nombre de vos chefs dont les noms sont défigurés, juste ce qu'il faut pour les mieux faire ressortir²⁹ ».

Le 11 décembre, dans le bureau du chef d'état-major à la préfecture maritime de Brest, le conseil d'enquête présidé par le contre-amiral de Barbeyrac Saint Maurice, chef d'état-major de l'arrondissement, du capitaine de vaisseau Bugard, major de la marine, du capitaine de frégate Guillou, sous-directeur des défenses sous-marines (rapporteur), du lieutenant de vaisseau Troter et de l'enseigne de vaisseau Théroime, est réuni à huis clos. Face à lui, l'enseigne de vaisseau Diraison se fait lire les articles 9, 10, 12, 13 et 18 de la loi sur l'état des officiers du 19 mai 1834, qui le placent sous la menace d'une mise en réforme, « position de l'officier sans emploi qui, n'étant plus susceptible d'être rappelé à l'activité n'a pas de droits acquis à la pension de retraite³⁰ ». Malgré l'enjeu, le jeune officier, venu sans témoin et assumant seul sa défense, ne cherche aucunement à se justifier ni à plaider le malentendu. S'il reconnaît avoir chargé le portrait de certains personnages pour les rendre antipathiques, il assume crânement le fond du propos, allant jusqu'à affirmer, au sujet de ses allégations quant à la promotion des amiraux, que ses « assertions sont assez connues dans la marine et qu'il y a intérêt à ce qu'elles soient connues de tous dans la marine³¹ ». À la question « M. Diraison, est-il dans le cas d'être mis en réforme pour fautes graves contre la discipline ? », le conseil, à bulletins secrets, vote donc très logiquement, à l'unanimité, par l'affirmative. Le 2 janvier 1902, le ministre de la marine est informé de la décision et du placement de l'enseigne de vaisseau Diraison en position de réforme, ce dernier ayant été rayé des contrôles à compter du 1^{er} janvier 1902³².

En réalité, si l'institution navale fait son possible pour réparer le scandale en renvoyant ce mauvais élément dont la prose a provoqué « une très grande émotion et [...] une légitime indignation³³ », il est trop tard. L'ouvrage connaît en effet très rapidement un énorme succès « dans la marine et dans les ports³⁴ », *le Figaro* annonçant le 23 décembre que le vingtième mille de l'ouvrage vient de paraître³⁵, tandis que le *Journal du*

29. Lettre capitaine de frégate Guillou à enseigne de vaisseau Diraison a/s convocation devant conseil d'enquête, 6 décembre 1901 (SHD-Marine : CC7 2eModerne D8-3).

30. *Collection complète des Lois, décrets, ordonnances, règlements et avis du Conseil d'État*, T. 34, 1834, P. 91-100.

31. Rapport du conseil d'enquête du 11 décembre 1901 (SHD-Marine : CC7 2eModerne D8-3).

32. Lettre du vice-amiral Roustau, préfet maritime du 2^e arrondissement, à Ministre de la Marine a/s affaire Diraison, 2 janvier 1902 (SHD-Marine : CC7 2eModerne D8-3).

33. Lettre vice-amiral Bienaimé, CEMGM, au ministre de la marine, 2 décembre 1901 (SHD-Marine : CC7 2eModerne D8-3).

34. X, « Les Maritimes », *L'Aurore*, 27 décembre 1901, p. 1.

35. X, « Vient de paraître », *Le Figaro*, 23 décembre 1901, p. 2.

Dimanche rappelle deux mois plus tard que l'ouvrage en est à sa cinquantième édition³⁶. Ce scandale peut sembler étonnant au regard du *corpus* bien étoffé de la littérature antimilitariste, constitué depuis les années 1880. Que ce soit dans la veine des romans naturalistes d'Abel Hermant³⁷, de Lucien Descaves³⁸ ou de Georges Darien³⁹ ou dans celle des « bidasseseries » de Charles Leroy⁴⁰ ou de Courteline⁴¹, la littérature antimilitariste est presque un genre littéraire en soi. Mais si les armées tolèrent la caricature, cette dernière doit servir l'institution et ne pas porter atteinte à son honneur. Les romanciers naturalistes doivent ainsi répondre, devant la justice, du tableau offensant de l'armée dans leur œuvre⁴², alors que l'inoctensive caricature des boulevardiers jouit d'une grande impunité, quand elle n'est pas ouvertement encouragée par l'institution qui voit tous les bénéfices à en retirer⁴³. La principale victime de cette littérature est, en raison de la conscription, l'armée de terre plus que la marine, armée déjà plus professionnelle d'engagés ou d'inscrits maritimes, dont le traitement romanesque est marqué du sceau de la piété⁴⁴. Le roman de G. de Raulin, *Rasqueux*⁴⁵, dépeint certes sous un angle assez défavorable la vie à bord du transport de l'État, *La Sentinelle*, envoyé à Madagascar, sous la férule d'un commandant en second à demi-fou, le commandant veule ayant confié la direction de fait à son subordonné immédiat, mais il ne saurait être comparable aux *Maritimes*. Les quelques rares critiques qui s'y essayent⁴⁶ peinent

36. BECKER, A.-Henry, « Les livres. *Les maritimes* », *Journal du Dimanche : littérature, histoire, voyages, musique*, 16 février 1902, p. 8 et 9.

37. HERMANT, Abel, *Le Cavalier Miserey. Mœurs militaires contemporaines*, Paris, G. Charpentier, 1887.

38. DESCAGES, Lucien, *Sous-ofts, roman militaire*, op. cit.

39. DARIEN, Georges, *Biribi, discipline militaire*, op. cit.

40. LEROY, Charles, *Le Colonel Ramollo. Recueil de récits militaires suivi de fantaisies civiles*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1883.

41. COURTELINE, Georges, *Les Gaietés de l'escadron*, Paris, Delpeuch, 1887.

42. *Sous-Ofs en cour d'assises. Notes de l'auteur, arrêt de renvoi de la Chambre des mises en accusation, réquisitoire, plaidoiries de M^{es} Tézenas et Millerand*, bibliographie, Paris, Tresse et Stock, 1890.

43. À ce titre, on rappellera, pour la marine, que les caricatures de l'officier de marine Charles Millot, plus connu sous le nom de Gervèse, sont admirées dans la marine et reçoivent les encouragements des autorités maritimes, le préfet maritime de Toulon allant jusqu'à déclarer au jeune enseigne : « J'estime qu'il est aussi utile de faire connaître la marine par des caricatures qui font rire que par des statistiques et des discours qui sont souvent bien ennuyeux. » Cité dans RANDIER, Jean, *Gervèse et la marine de son temps*, Brest-Paris, Éditions de la Cité, 1980, p. 102.

44. Les ouvrages de Pierre Maël ou de Louis Jacolliot au cours de la décennie 1890 semblent à cet égard représentatifs de cette littérature de célébration, imperméable à toute critique sur le fonctionnement de l'institution navale.

45. RAULIN, G. de, *Rasqueux. Mœurs maritimes*, Paris, Fayard, 1900. Derrière le pseudonyme de G. de Raulin se dissimule, mal, le commissaire de la marine Gustave Landrieu, plus connu du monde maritime dans les années d'Entre-deux-guerres pour ses biographies de marins célèbres.

46. RÉMO, « Mesdames les maritimes », *Le Progrès. Journal de l'arrondissement d'Orléansville*, 15 mai 1902, p. 2 ; MAUCLAIR, Camille, « Revue des derniers livres français. Romans », *La Revue*, octobre-15 décembre 1900, p. 635.

à convaincre tant les deux romans sont opposés quant au fond : là où G. de Raulin décrit des officiers de marine exemplaires sauf un (le commandant Rasqueux), Olivier Diraison les montre tous médiocres sauf un (l'enseigne de vaisseau Vuillenac).

Malgré sa filiation avec cette littérature antimilitariste, *Les Maritimes* détonne quelque peu dans ce *corpus*. Outre l'état d'officier de marine qui donne à l'auteur une légitimité autre que celle à laquelle peuvent prétendre de simples appelés, le roman ne s'embarrasse que médiocrement de fiction quoi qu'en dise le critique du *Temps* qui ose affirmer que l'auteur « n'a nullement voulu faire de personnalités⁴⁷ ». Véritable annuaire de la marine toulonnaise de la fin du siècle, dont les personnalités outragées ont modérément goûté sa philippique, l'auteur doit répondre de ses accusations sur le pré⁴⁸. Entre le 11 décembre 1901 et le 13 janvier 1902, Diraison affronte ainsi en duel cinq adversaires, perspective qu'il semble d'ailleurs prendre initialement avec légèreté, allant jusqu'à afficher une note au café de la Rotonde à Toulon pour prévenir les officiers de marine qu'il « se tiendra, à partir du 1^{er} janvier, à la disposition de ses camarades qui voudraient se battre avec lui⁴⁹ ». À la fin du mois, il finit toutefois par se lasser de l'exercice dont il sort à chaque fois blessé et il exige désormais que les requérants justifient leur demande. Le 26 janvier, il fait ainsi savoir que « toutes les personnes visées dans *les Maritimes*, sauf une qui ne s'est pas présentée, qui avaient le droit de se reconnaître et se sont jugées offensées, ont demandé réparation et se sont battues avec lui. [Il] est encore prêt à se battre avec quiconque se jugera offensé par son livre ; mais comme en dehors des personnes précitées, il a fait œuvre littéraire et pris des types généraux sur lesquels il a groupé ses observations, il demande que chacun spécifie dans *les Maritimes*, le passage qu'il incrimine et dans lequel il se voit spécialement visé⁵⁰ ». Personne n'ayant vraiment envie de préciser de quel grotesque il est l'inspirateur, les offensés se font dès lors discrets. Et, quoi qu'il en soit, après cinq duels, de l'avis unanime, à moins d'envisager un assassinat, il a largement payé son impertinence et le droit de poursuivre son œuvre.

Un roman de mœurs

Si les offensés se bousculent pour obtenir réparation, de quoi est-il exactement question qui justifie un tel empressement ? Dans sa préface, Paul Adam rappelle certes que le roman dépeint un monde de bassesse et des faiblesses mais précise aussi qu'elles ne sauraient faire oublier l'héroïsme et le courage de ses membres. Dans ce roman exécuté avec « une froideur

47. X, « Librairie. La Revue de Paris », *Le Temps*, 10 décembre 1901, p. 3.

48. GUILLET, François, « L'honneur en partage. Le duel et les classes bourgeoises en France au XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 34, 2007, p. 55-70.

49. X, « Échos et nouvelles », *Gil Blas*, 15 décembre 1901, p. 1.

50. GOHIER, Urbain, « Les Maritimes », *L'Aurore*, 27 janvier 1902, p. 1.

d'esprit digne d'Henri Beyle⁵¹ », rien ne semble *a priori* justifier ce scandale. En réalité, la prose apaisante de Paul Adam peine à convaincre au regard de la violence du propos qui met en scène un corps, celui des officiers de marine, présenté comme une caste au sein de laquelle se déchaînent « petites compétitions, basses rancunes, intrigues de bureaux et de salons, jalousies de femmes, déchaînement des égoïsmes en face du péril, peur dégradante des responsabilités, totale absence d'idéal dans l'accomplissement d'une tâche qui n'est plus qu'un métier dont on ne s'acquitte que par habitude, et où l'impatience d'avancer est devenue l'unique stimulant des âmes⁵²... » Articulé autour de seize chapitres, le roman dresse ainsi le tableau du monde maritime toulonnais de la Belle Époque avec sa vie mondaine (chapitres 1, 3 et 5 consacrés respectivement au bal à la Préfecture maritime, au mariage du lieutenant de vaisseau Brun avec Dolorès de Guichen, aux salons des femmes d'officiers), les distractions des officiers (chapitres 6 et 8 consacrés aux soirées dans les cafés et autour de l'opium), la vie et les conversations d'un carré en rade (chapitre 2 et 4). À cette vie insouciant et oisive s'ajoutent les grandes étapes de la vie en mer avec les préparatifs pour l'embarquement du croiseur *Tolbiac* (chapitre 7), la traversée de Toulon à Saigon (chapitres 9 et 10), l'escale de Saigon (chapitre 11), le naufrage et ses lendemains (chapitres 12 et 13) avant le retour à Toulon et à ses intrigues (chapitre 14), le conseil de guerre maritime (chapitre 15) et les interrogations de l'enseigne de vaisseau Vuillenac, porte-parole de l'auteur, sur son métier (chapitre 16).

Or, ce tableau est passablement critique et met en scène les travers d'une véritable caste au fort complexe de supériorité. Ce dernier s'exprime d'abord vis-à-vis des civils, objets d'un mépris inconditionnel⁵³, dont témoigne le désobligeant sobriquet d'« éléphants⁵⁴ ». Si les plus grotesques n'hésitent pas à affirmer que « vous autres civils, vous vivez dans un milieu un peu spécial⁵⁵ », ou se désolent, drôlement, que l'on continue à recruter « le militaire dans le civil⁵⁶ », il est toutefois impossible de totalement les éviter, notamment lors des réceptions maritimes où les notables toulonnais se pressent. Mais ils doivent rester à leur place au sens figuré comme au sens propre, certains lieux leur étant interdits, tel le salon Duquesne qui, lors de la réception à la Préfecture maritime, est « réservé aux familles des chefs de service, du moins sur les banquettes et les fauteuils, chef d'état-major, major général, directeurs, etc.⁵⁷ ». Véritable tiers état de cette société toulonnaise, les civils méprisés semblent éblouis par cette noblesse militaire

51. SEYLOR, Olivier, *Les Maritimes*, Préface de Paul Adam, p. VIII.

52. BERR, Émile, « Les livres nouveaux. Romans », *Le Figaro*, 30 décembre 1901, p. 1 et 2.

53. SEYLOR, Olivier, *Les Maritimes*, *op. cit.*, p. 6.

54. L'expression est d'ailleurs encore usitée dans la marine sans que soit toujours bien réalisé ce qu'elle peut avoir d'offensant. Voir COINDREAU, Roger, *L'Argot baille*, Paris, Perceval-Ozanne, 1957, p. 132.

55. SEYLOR, Olivier, *op. cit.*, p. 291.

56. *Ibidem*, p. 54.

57. *Ibid.*, p. 8.

comme le montre l'échange entre l'enseigne de vaisseau Vuillenac et sa partenaire de bal, issue du monde civil, qui n'a « comme raison définitive » que le mot de marine à la bouche, la fréquence du mot exprimant « bien la tyrannie de la chose⁵⁸ ». Le portrait pathétique de la femme du commissaire de la marine Bourentie dit à lui seul toute cette fascination envieuse; malgré sa grossesse avancée, elle a en effet tenu à venir à la réception : « Que de soirs semblables à celui-ci, elle avait pleuré que sa famille ne fût même pas comprise dans les trois mille invitations traditionnelles! Aujourd'hui elle était femme d'officier de marine, et elle était venue de droit, répétait-elle avec orgueil⁵⁹. »

Cette fascination est d'ailleurs plus celle que les marins, imbus de leur supériorité, sont persuadés de susciter que celle réellement éprouvée par les « éléphants ». Si les jeunes filles immatures sont effectivement impressionnées par le clinquant des noms et des uniformes, leurs familles sont plus circonspectes, rares étant « les mères qui cherchaient ou espéraient pour leurs filles la rencontre d'un mari officier. L'uniforme ne les impressionnait pas plus qu'à un troisième acte; elles se souciaient peu de laisser leurs enfants jouer la vie avec des partenaires oisifs de nature, incapables de gérer des capitaux si on leur en faisait cadeau, ignorants du plus petit détail pratique, jusqu'aux détails de la vie conjugale où leur naïveté de collégiens débauchés amenait des ennuis bêtes⁶⁰ ». Le mépris affiché de la marine dans le monde civil est donc à la hauteur des compromissions inévitables que ses officiers sont amenés à faire faute de moyens, leurs besoins excédant de beaucoup les soldes que le service de l'État leur alloue. Aux officiers désargentés qui profitent des bals pour échanger leurs vieux sabres « en ruine⁶¹ » contre les armes rutilantes que leurs camarades insouciantes ont laissées au vestiaire, au commissaire de la marine Bourentie qui ne peut garder la voiture qu'il a prise pour venir parce que « cela coûte trop cher⁶² », il n'est d'autres solutions que d'espérer la générosité des camarades fortunés, tel l'enseigne de vaisseau Vuillenac dont l'annonce de la fortune familiale fait naître l'attention intéressée de certains de ses camarades de carré⁶³, ou d'accepter d'inévitables arrangements avec leurs principes, notamment par le biais des alliances, qui se paient en monnaie d'humiliation. La richesse permet en effet de remplacer les recommandations comme le constate l'aide de camp de l'amiral Barry de la Glu, le lieutenant de vaisseau Du Goust s'étant « aperçu vite qu'une fille très bien dotée donnait le même appoint qu'une fille d'amiral⁶⁴ ».

---

58. *Ibid.*, p. 6-7.

59. *Ibid.*, p. 23.

60. *Ibid.*, p. 6.

61. *Ibid.*, p. 3.

62. *Ibid.*, p. 23.

63. *Ibid.*, p. 8, 13.

64. *Ibid.*, p. 5.

Si le corps est uni dans le mépris jaloux de tout ce qui n'est pas marine⁶⁵, il n'en est pas pour autant homogène et la vieille fracture entre officiers de vaisseau et officiers de plume est toujours sensible au sein des carrés. Les officiers de vaisseau, le « Grand Corps », défendent ainsi jalousement leurs prérogatives vis-à-vis des commissaires et des médecins de la marine, réunis sous le vocable dédaigneux de « garde nationale⁶⁶ ». Mais c'est surtout vis-à-vis des officiers mécaniciens que l'animosité est la plus grande ; en effet, si les officiers de la machine, longtemps cantonnés à la maistrance, ont bien été élevés au rang d'officiers, avec la création du corps des officiers mécaniciens depuis le décret du 25 septembre 1860, ils restent des « officiers assimilés » à qui la qualité d'officiers combattants, qui leur donne le droit de porter le sabre et l'épaulette à l'instar des officiers de vaisseau, est déniée. Il faut attendre l'arrivée à la tête du ministère de la marine de Jean-Marie de Lanessan pour voir cette anomalie rectifiée par le décret du 5 juin 1900⁶⁷, mesure qui suscite la colère des officiers de vaisseau dont témoignent les quolibets qu'Échanson, l'officier-mécanicien du *Tolbiac*, doit endurer⁶⁸. Pour le « Grand corps », l'origine est tout. Si la distinction d'Ancien régime entre officiers bleus, roturiers sortis du rang, et officiers rouges d'origine nobiliaire, n'a plus cours, le passage par l'École navale apparaît comme un succédané de noblesse auxquels ne peuvent prétendre ceux qui intègrent le corps par une autre voie. Même le chef d'état-major du *Tolbiac*, le capitaine de frégate Carlan, issu de la prestigieuse école Polytechnique est remis à sa place par le lieutenant de vaisseau du Pré qui ironise : « Ces gens de l'X, officiers nuls ; aucune idée des efforts à faire ; dix hommes ou cent pour hisser un canot, au petit bonheur. Oh ! les brutes⁶⁹. » Le passage par l'École navale n'est d'ailleurs pas suffisant à faire l'unité d'un corps fracturé d'anciennes hiérarchies. La noblesse, réelle, de titre, à défaut, supposée, de particule, fonctionne ainsi comme un élément de distinction comme le montre l'attitude d'un Leduc de Noirné « très porté à sélectionner, dans la collectivité du carré, les camarades de sa race⁷⁰ ».

Toute cette hiérarchie est recouverte par celle des grades, le respect dû aux grandeurs d'établissement étant poussé jusqu'à l'humilité servile. Tenir son rang devient ainsi synonyme de rester à sa place comme le montre la femme du capitaine de frégate Ruyroë qui, tout en méprisant les manières

65. Les « frères de l'armée », à peine mieux traités que les civils, sont en effet l'objet d'un mépris comparable à ces deniers. *Ibid.*, p. 22.

66. *Ibid.*, p. 32.

67. *Journal officiel de la république française. Lois et décrets*, 6 juin 1900, p. 3535.

68. SEYLOR, Olivier, *Les Maritimes, op. cit.*, p. 31-33. Il est d'ailleurs très remarquable d'observer que malgré le décret de 1910 les officiers mécaniciens ne sont toujours pas assimilés aux officiers de vaisseau comme le montre la description qu'en fait Sauvaire-Jourdan en 1910 qui les range dans la catégorie des « officiers de la marine » et non d'« officiers de marine » (appellation réservée aux officiers de vaisseau), assurant « le fonctionnement de divers services accessoires ». Voir SAUVAIRE-JOURDAN, A., *La Marine de guerre*, Paris, Librairie Vuibert, 1910, p. 192.

69. *Ibidem*, p. 212.

70. *Ibid.*, p. 37.

de parvenu de l'amiral Frimeur, « si vite arrivé qu'il n'a pas eu le temps d'apprendre⁷¹ », « ne reço[i]t pas les amiraux qui font partie des commissions de classement ou les capitaines de vaisseaux qui vont commander⁷² ». Cet abaissement devant « les premières pages de l'annuaire⁷³ » s'explique par la compétition féroce dans laquelle chacun se positionne afin d'obtenir les postes les plus enviés et/ou les plus susceptibles de poursuivre voire d'accélérer l'ascension vers le haut de la hiérarchie. Pour remplir cette exigence, tous sont rodés aux humiliations et aux bassesses. C'est vrai au niveau subalterne, comme le montre le lieutenant de vaisseau du Goust, qui s'empresse de couper court à l'entretien entre son chef et Vuillenac car en « vrai majoritard » il est « jaloux même que le chef eût daigné s'intéresser à un simple officier de quart de son bord⁷⁴ ». C'est vrai aussi au niveau supérieur où les capitaines de vaisseau guettent les décès des officiers généraux qui débloquent des postes limités en nombre tandis que les contre-amiraux cherchent à devenir vice-amiraux⁷⁵. Dans cette course aux grades, les combinaisons les plus subtiles sont préparées avec soin. Si certains tissent des liens matrimoniaux dont ils espèrent recueillir les bénéfices en terme de carrière⁷⁶, tous s'appuient sur des solidarités, parfois très anciennes, telle celle qui lie l'amiral Barry de la Glu au préfet maritime, l'amiral comte de Marquestoun, présentée comme une « société d'admiration mutuelle [qui] donnait aujourd'hui de beaux dividendes⁷⁷ ».

La course à l'avancement mobilise ainsi tous les efforts de cette société hiérarchisée qui ne raisonne plus qu'en termes de carrière au mépris des obligations du service. Malgré la perspective déplaisante d'un départ en Extrême-Orient, « l'annonce des justes compensations », à savoir « croix et [...] propositions », que l'amiral se promet d'obtenir pour ses officiers, rassemble ces derniers autour de leur chef « comme l'espoir d'un bon coup assemble des rôdeurs au coin d'un bois⁷⁸ ». La compétition est d'autant plus implacable que les places sont rares ; si tous sont obligés d'en passer par des stratégies d'assistance mutuelle, certains sont sacrifiés sur l'autel de la réussite des mieux organisés, offrant le tableau d'officiers passablement aigris comme le montre le méchant portrait du lieutenant de vaisseau Bruc. Pendant qu'il « s'esquinte en campagne », ses camarades, « après avoir léché les pieds à des nullités » et courtoisé les « gâteaux d'amiraux », se réservent les meilleures places. Et il est vain d'espérer pouvoir entrer dans la compétition avec succès : interrogé par Vuillenac qui lui demande pour-

---

71. *Ibid.*, p. 66.

72. *Ibid.*, p. 9.

73. *Ibid.* L'annuaire de la marine commence par les officiers de marine, par ordre décroissant de grade, à partir des officiers généraux jusqu'aux enseignes de vaisseau.

74. *Ibid.*, p. 4.

75. *Ibid.*, p. 4, 8-12, 68. Il n'existe jusqu'à la Première Guerre mondiale que deux grades d'officiers généraux de marine, contre-amiral et vice-amiral.

76. *Ibid.*, p. 11.

77. *Ibid.*, p. 4.

78. *Ibid.*, p. 12.

quoi, s'il estime que sa carrière piétine, il ne reste pas à Toulon, dans les salons, pour la faire avancer, le lieutenant de vaisseau finit par lâcher, dans un cri du cœur désespéré : « Mais parce qu'ils ne voudraient pas de moi ! Gendres et fils d'archevêques sont déjà trop nombreux pour les bonnes places... Déjà, ils songent par petits groupes à limiter la concurrence. Et les mieux partagés sont obligés de se mettre quelque peu en frais vis-à-vis de leurs chefs⁷⁹... »

Au tableau de cette caste ultra-hiérarchisée des carrés répond en miroir celui des salons des femmes d'officiers où la même stratification hiérarchique est à l'œuvre, justifiant la même cascade des mépris. La jeune madame Bourentie, épouse du commissaire de la marine, venue faire sa visite au salon de la femme du capitaine de frégate Ruyroë, doit ainsi subir les remarques felleuses de Mesdames Ruyroë et Marie-Branter sur la condition des commissaires de la marine qui « jouissent sans gros travail, de tous les avantages du grand corps » et sur son mari dont l'amiral a regretté « quelque peu de ne point le voir encore rompu aux habitudes d'un cuirassé, d'un bâtiment amiral⁸⁰ ». Dans cette séance d'humiliation, dont la malheureuse sort en larmes, ce n'est évidemment pas tant le jeune commissaire de la marine que son épouse qui est en jeu, épouse à laquelle on signifie ainsi qu'elle n'en sera jamais vraiment, quoi qu'elle puisse dire ou penser. À ce mépris cruel, partagé par leurs maris, s'ajoute le ridicule de ces épouses qui, dans leur désir de bien signifier leur appartenance à ce monde des officiers de marine, singent leur vocabulaire et leurs obsessions, telle Berthe Ruyorë, fille du capitaine de frégate du même nom, qui, constatant le nombre des officiers pressés autour de la femme de Marie-Branter, lui rappelle qu'elle va « avoir un état-major plus nombreux que réglementaire⁸¹ » ou qui se préoccupe avec une science accomplie des mouvements ascendants de l'annuaire de tous les officiers de marine⁸².

Ces officiers en jupon ne limitent pas leur imitation aux obsessions hiérarchiques de leurs maris. L'obscénité et les sous-entendus graveleux de leurs propos n'ont en effet rien à envier à ceux de leurs époux⁸³, pas plus que leur comportement qui témoigne d'une liberté de mœurs calquée sur ceux des officiers de marine. Si ces derniers s'affichent ouvertement avec des prostituées lors des nuits de débauche au café de La Rotonde⁸⁴, et révèlent une véritable obsession pornographique qu'illustrent les soirées de projections photographiques, à bord du *Tolbiac*, de clichés obscènes des filles de Toulon pris avant le départ⁸⁵, décrits non sans complaisance

---

79. *Ibid.*, p. 10-11.

80. *Ibid.*, p. 68.

81. *Ibid.*, p. 8-9.

82. *Ibid.*, p. 10.

83. Ébauchée dans *Les Maritimes*, cette obscénité est largement décrite dans *Les Nuits vides*, publié l'année suivante. Voir SEYLER, Olivier, *Les Nuits vides*, Paris, Fayard, 1902.

84. *Ibidem*, p. 29.

85. *Ibid.*, p. 170-172.

par le narrateur⁸⁶, les mœurs de leurs épouses sont à peine différentes de ceux des filles à matelots avec lesquelles elles partagent d'ailleurs les mêmes tenues. « La plupart s'habillaient chez M^{me} Larreix, fournisseuse des filles lancées de Toulon. Rien ne distinguait les invitées de la foule des cocottes pressées dans les bas-côtés, amicalement reconnues par les officiers venus à l'invitation du prince [...]. Même, une extraordinaire ressemblance amusait les gens, d'une fille avec une jeune femme du cortège⁸⁷. » La même apparence signifie naturellement la même dépravation comme le montre l'allusion aux « Petites-Sœurs des ports [...] exceptionnelles demi-vierges de province tenant le haut du pavé, les premières invitées à tous les bords, les fondatrices des tennis, gardiennes des musées que sont leurs chambres, où elles conservent en photographies et rubans l'histoire et la légende de chaque commandement en escadre » dont l'enseigne de vaisseau Ribol laisse entendre qu'elles ne sont pas particulièrement farouches : « J'ai connu un duo d'exception ; j'en ai gardé un souvenir d'intimité très douce⁸⁸. »

Ces femmes sont particulièrement à leur place dans cette hiérarchie navale parce qu'elles participent, à leur manière, à sa construction. Le passage par le salon de Berthe Ruyroë, surnommée la « reine de Tamaris », est ainsi incontournable pour les officiers de marine nouvellement arrivés à Toulon s'ils veulent faire leur entrée dans la course aux galons⁸⁹. Et cette force agissante dans la rude compétition qui agite le monde maritime n'emploie pas toujours les armes les plus honorables en termes de moralité. L'amiral Frimeur est bien placé pour le savoir, ayant toujours pu compter sur sa femme, « toujours scrupuleuse dans le choix de ses amis », pour le bon déroulement de sa carrière : « Le bénéfice, il l'avait recueilli presque sans s'en apercevoir ; toujours en campagne, toujours aux rades des grandes villes lointaines, et là, comblé par les complaisances de Sud-américaines ou de créoles⁹⁰. » Les maris infidèles, dont les frasques sont légendaires, sont donc aussi des maris trompés, qualité dont ils s'accommodent avec d'autant plus de philosophie qu'elle sert leur avancement. S'il ne saurait y avoir une carrière triomphante sans des soutiens de poids, les compétences d'une épouse toute dévouée et souvent esseulée ne sauraient être dédaignées pour leur acquisition.

Que la peinture au vitriol de cette caste apparaisse particulièrement insultante ne fait aucun doute même si elle ne fait en réalité que reprendre un discours assez classique sur les travers des armées : la servilité devant les grades, l'obsession de la carrière, la médiocrité des individus ne sont pas à proprement parler une nouveauté dans la cohorte des écrits antimilitaristes. Le tableau d'une marine composée d'officiers s'adonnant à la

---

86. *Ibid.*, p. 129.

87. *Ibid.*, p. 43.

88. *Ibid.*, p. 3.

89. *Ibid.*, p. 9.

90. *Ibid.*, p. 65.

pratique de l'opium est certes saisissant, un chapitre entier lui est consacré – certains officiers se révélant incapables de remplir correctement leur service en raison des effets de l'opium⁹¹ –, il ne constitue pas pour autant une révélation, le roman de Pierre Custot, *Midship*⁹², évoquant assez largement cette question de notoriété publique dont la marine ne s'inquiétera réellement qu'au milieu des années 1900 avec le retentissement de l'affaire Ullmo⁹³. Le dilettantisme des officiers de marine, plus préoccupés de jouir de l'existence que d'accomplir leur service, est aussi un lieu commun des représentations ; si le capitaine de vaisseau de Béarn parle d'une « atmosphère de fêtes galantes et d'embarquement pour Cythère » pour décrire « l'existence des jeunes marins de ces années 1900 [qui avaient] un pied dans le demi-monde et l'autre dans le grand monde, beaucoup de dîners, beaucoup de réceptions, beaucoup de bals⁹⁴ », il renvoie à une réalité dont témoigne la presse, telle *La Revue Mondaine* qui évoque « la meute folle des enseignes et midships » lâchée par l'amiral « et cela pendant deux trop courtes journées. Que de morsures au cœur ! Déjà nombre de douces blessées s'en sont allées ; septembre va finir⁹⁵... » Le discours sur les femmes d'officiers singeant les comportements de leurs époux est certes grinçant mais il ne diffère pas, sur le fond, de celui de G. de Raulin qui évoque la femme du commandant Kerpin en des termes que ne désavouerait pas Diraison⁹⁶. Si les développements sur les comportements immoraux des femmes ont de quoi surprendre, ce n'est pas une nouveauté, la singularité de ces maritimes et la liberté des mœurs dans les villes portuaires ayant déjà été évoquées par Gustave de La Landelle⁹⁷ sans toutefois, il est vrai, désigner précisément celles des officiers de marine.

En réalité, l'ouvrage fait scandale parce qu'il apparaît comme un règlement de compte dont les victimes sont mal dissimulées par des pseudonymes transparents. S'il faut comparer *Les Maritimes* avec des romans

91. *Ibid.*, p. 3, 9, 43, 65, 129, 170-172.

92. CUSTOT, Pierre, *Midship*, Paris, Ollendorf, 1901.

93. L'officier de marine Ullmo est condamné en 1908 au bagne pour avoir dérobé des documents militaires dont il espérait bien que la vente lui permettrait de faire face à des besoins financiers que sa consommation d'opium et l'entretien de sa maîtresse rendaient de plus en plus importants. Sur cette question de l'opium, voir YVOREL, Jean-Jacques, « L'affaire B. (1916) : genèse du problème de l'opium en France », *Les Cahiers de la sécurité*, 59, 4^e trimestre 2005, p. 193-206.

94. BÉARN, Hector de (capitaine de vaisseau), *Souvenirs d'un marin*, op. cit., p. 12.

95. PIRONNEAU, André, « Casinos et plages », *La Revue mondaine*, 5 janvier 1902, p. 513.

96. Le capitaine de frégate Kerpin « était, en effet, affligé d'une femme autoritaire et maritime au-delà de toute expression. Fille de capitaine de vaisseau, elle tenait par-dessus tout à ce que son mari parvint également à ce grade. Ayant toujours vécu dans les milieux maritimes, elle ne voyait rien en dehors de la vie, et connaissait l'annuaire sur le bout du doigt ». RAULIN, G. de, *Rasqueux. Mœurs maritimes*, Paris, Fayard, 1901, p. 20.

97. LA LANDELLE, Gabriel de, *Le Tableau de la mer. Mœurs maritimes*, Paris, Hachette, 1866. Sur cette question, voir notre article « Femmes de marins, femmes de chagrins ? Les femmes de marins dans la littérature du XIX^e siècle », CHARPENTIER, Emmanuelle, HRODEJ, Philippe (dir.), *La Femme et la mer à l'époque moderne*, à paraître aux PUR.

antimilitaristes, seuls les ouvrages postérieurs du lieutenant Bilse⁹⁸ et du lieutenant Charly⁹⁹ peuvent être invoqués, *Les Maritimes* apparaissant ici comme le premier du genre, celui qui après l'officier lettré, l'officier artiste, l'officier politicien, l'officier agronome, crée un nouveau type, « l'officier à révélations¹⁰⁰ ». Diraison ne peut en effet ignorer qu'il désigne nommément un certain nombre d'officiers à la raillerie de ses lecteurs. Masquer les noms des amiraux Aubry de La Noë, Duperré, de La Bonninière de Beaumont, Humann, Brown de Colstoun, de Migerat, Escande, Gigault de La Bédollière, Pottier derrière ceux aussi transparents d'Aunot de La Bry, Dumerré, de La Morinière de Laval, Manoun, de Marquestoun, de Maigret, Nénoscande, Rôt de la Bafouillère, Tierpot, ceux des lieutenants de vaisseau Broc, Du Bourg, de Castre, Guibout, Meleart et Revel derrière ceux tout aussi transparents de Bruc, Dupré, de Frontin, Goubouit, Le Méart et Raval, et faire de l'officier-mécanicien Chambellan le malheureux Echanson ne saurait être le fait d'une oublieuse paresse¹⁰¹. Si certains critiques tentent de minimiser la portée de ces révélations en rappelant qu'il « est bien permis d'ignorer tout ce qui ne crève pas les yeux, de traiter ce livre en simple livre, et ne de se soucier nullement des clés qui sont à portée de la marine¹⁰² », le propos sonne comme un vœu pieux face à ceux qui s'enthousiasment pour ce jeu de massacre et entendent bien y prendre part tel Urbain Gohier qui affirme avoir « reconnu dans ces personnages une foule de vieux amis, à peine déguisés : l'amiral Gervais et sa casquette trépignée, l'amiral Fournier et sa pittoresque famille, l'amiral Brown de Colstoun, l'amiral de Beaumont, l'amiral de Marqueyssac, et le vaillant Charles Duperré (*Filons sur Belgique*), et le couple Marchand-Baratier, Muller-Bifteack, le cadavre de Picard-Destelan, Bersier de Kervereguen, Jaurès de Bessoulet, toutes les hautes casquettes galonnées, tous les fils et gendres d'archevêques dont les dorures et les inepties nous coûtent trois cents millions par an¹⁰³ ». Diraison aura beau,

98. LIEUTENANT BILSE, *Petite Garnison. Roman de mœurs militaires*, Paris, Librairie populaire universelle, 1904. L'ouvrage qui dépeint sous les couleurs les plus sombres la vie de la garnison allemande de Forbach est l'objet d'un véritable scandale outre-Rhin, entraînant un procès retentissant en novembre 1903 qui met un terme à la carrière militaire de son auteur et qui interdit toute diffusion au sein de l'Empire allemand. Voir WILMIN, Henri, « Forbach sous le Deuxième Reich 1870-1914 », *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, 1993, p. 174-175.

99. Lieutenant Charly, *Une petite garnison française. Roman de mœurs militaires*, Paris, Tallandier, 1904.

100. Sur cette question, on renverra à l'article de VAYSSÉ, Jacques, « Petit raid littéraire d'un lieutenant d'infanterie », *La Chronique des Livres*, 10 juillet-25 septembre 1904, p. 45-50.

101. Si la transparence des noms est indiscutablement voulue, elle renvoie aussi à la pratique fort répandue au sein des carrés d'affubler les officiers de marine de surnoms, parfois issus d'approximatives contrepèteries construites autour de leurs noms véritables, parfois de jeux de mots. L'amiral Thierry d'Argenlieu se voit, par exemple, affublé des sobriquets de « tient lieu d'argenterie » ou de « carme naval ».

102. BECKER, A.-Henry, « Les livres. *Les Maritimes*, par M. Olivier Seylor », *Le Journal du Dimanche*, 16 février 1902, p. 8-9.

103. GOHIER, Urbain, « Les Maritimes », *L'Aurore*, 3 décembre 1901, p. 1.

par la suite, taire cette dimension de révélation, préférant lire « la petite et prudente injure du troupeau de l'Annuaire » comme la marque du « dépit d'un port militaire enragé de voir quelque raillerie ébranler l'équilibre de son snobisme naïf¹⁰⁴ », elle participe du scandale et du succès du roman, ce qu'il n'ignore d'ailleurs pas, comme le montre le témoignage de sa gratitude à Urbain Gohier, le mois suivant, en première page de *L'Aurore*¹⁰⁵.

Un pamphlet politique

Il est certain que le tableau peu flatteur du corps des officiers de marine et de leurs épouses a de quoi justifier une sanction de la part des autorités maritimes mais la rapidité avec laquelle elles réagissent laisse penser que la mise en réforme ne s'explique pas seulement par l'insolence du propos. Derrière la révélation des turpitudes des uns et des autres, *Les Maritimes* portent à la connaissance de tous un certain nombre de faits problématiques, dont la dimension politique apparaît autrement inquiétante au moment même où le gouvernement cherche à réduire l'autonomie du département de la Marine.

Le point le plus immédiatement saillant est la description qui est faite des mentalités politiques et religieuses du corps des officiers¹⁰⁶. À en croire l'auteur, ce dernier serait violemment antirépublicain, le régime étant accusé de tous les maux, servi par un personnel politique médiocre et corrompu¹⁰⁷, aux ordres des juifs, des parpaillots et des dreyfusards¹⁰⁸. Cependant l'horizon politique de ces officiers semble assez limité, oscillant d'une part entre un bonapartisme de coup d'État, tendance Boulanger, qui leur fait espérer un soulèvement de l'armée¹⁰⁹, regretter qu'un cuirassé ne puisse remonter la Seine¹¹⁰, et affirmer la venue imminente d'un empereur¹¹¹, et d'autre part un sentimentalisme monarchiste, qui les pousserait volontiers à frapper « les fleurs de lys aux cornes des navires¹¹²... » et qui leur fait affirmer que si « ceux qui nous gouvernent s'imaginent trop avoir rayé le passé [...] dans notre chère marine, il reste et restera entier¹¹³! »

---

104. FOURMENT, Léon, *Le Quart naval (Les Maritimes)*, *L'Assiette au beurre*, n° 237, 14 octobre 1905.

105. GOHIER, Urbain, « Un qui n'oublie pas », *L'Aurore*, 17 janvier 1902, p. 1.

106. Sur la réalité de ces mentalités, voir MARTINANT DE PRÉNEUF, Jean, *Mentalités et comportements religieux des officiers de marine sous la Troisième République*, thèse de doctorat en histoire, université Paris Ouest Nanterre La Défense, 2007.

107. SEYLOR, Olivier, *Les Maritimes*, *op. cit.*, p. 61-62.

108. *Ibidem*, p. 62.

109. *Ibid.*

110. *Ibid.*, p. 116.

111. *Ibid.*, p. 205.

112. *Ibid.*, p. 44.

113. *Ibid.*, p. 197. Sur ce point, voir notre article « La Royale et le Roi : les officiers de marine et l'Action française, entre appartenance et imprégnation », *Revue d'Histoire Maritime*, n° 14, 2011, p. 93-116.

Dans leur détestation des temps nouveaux, ils sont, pour une partie d'entre eux, assez largement antisémites, lecteurs fervents de la *Libre Parole* d'Édouard Drumont, puisque « c'est le seul qui ose ouvrir la bouche contre ces youpins immondes qui veulent nous vendre à l'Allemagne¹¹⁴ », n'ayant à la bouche que des allusions graveleuses et des appellations injurieuses¹¹⁵, avides de voir enfin une « Saint-Barthélemy de tous les boucs d'Israël¹¹⁶ ». À cet antisémitisme virulent, au moins en parole, s'ajoute un antimaçonisme flagrant, un officier n'hésitant pas à porter en public un toast « à la mort des Juifs et des Francs-maçons¹¹⁷ », ces derniers étant accusés de saper, par leurs manœuvres en faveur des officiers-mécaniciens, l'unité du grand corps¹¹⁸. Les protestants ne sont pas épargnés, étant avéré que « les parpaillots avaient résolu la ruine de la France¹¹⁹ ». Ne manquent, dans cette litanie haineuse, que la dénonciation des métèques, des étrangers, pour achever la récitation du catéchisme maurassien et de ses « quatre états confédérés ». Face à cette décadence française, la religion catholique apparaît comme le dernier rempart dont l'institution navale se doit d'être la gardienne car « n'est-ce pas le grand lien de notre bonne marine¹²⁰ ? » Rien d'étonnant donc à ce que, loin de la métropole, l'alliance du sabre et du gouillon puisse se refaire comme le montre la collusion, en Indochine, entre les bons pères et l'amiral Barry de la Glu, ce dernier faisant trafiquer les écritures des feuilles de vivres pour faire porter aux religieux des Missions françaises des conserves et des haricots à semer, offrant les bras de ses matelots pour une corvée de labour¹²¹.

Si les rappels insistants de Diraison sur l'antisémitisme, l'antirépublicanisme, l'antimaçonisme et le cléricalisme ont de quoi irriter l'institution, qui est fondée à craindre une sévérité accrue du gouvernement sur ces écarts de langage, l'outrance et le comique avec lesquels ces derniers sont présentés les font en réalité apparaître bien peu menaçants pour le régime. C'est bien le monde des « conversations de carré où l'on n'est écouté qu'à condition d'exprimer des opinions aussi nettes qu'outrancières, et où l'on s'entraîne à soutenir les plus folles idées, pour alimenter, presque toujours, un pessimisme stérile¹²² ». Dès qu'il s'agit de mettre en conformité ses actes avec ses principes, les caractères s'effondrent. Ils sont catholiques et font assaut de religiosité, tel le chef mécanicien qui fait suspendre des scapulaires dans la salle des machines, mais c'est surtout pour se faire bien voir de l'amiral¹²³ ; et quand le commandant en second trompe son épouse légi-

114. *Ibid.*, p. 28.

115. *Ibid.*, chapitre 2 et 4.

116. *Ibid.*, p. 55.

117. *Ibid.*, p. 91-92.

118. *Ibid.*, p. 31.

119. *Ibid.*, p. 55-56.

120. *Ibid.*, p. 110.

121. *Ibid.*, p. 193.

122. ULMET Jean d', « La marine : d'abord le haut commandement », *La Revue Hebdomadaire*, 14 mai 1921, p. 166-167.

123. *Ibid.*, p. 145-146.

time avec une fille ramassée dans la rue, à bord du bâtiment, à la vue et au su de tous les officiers du carré, il n'oublie pas, l'affaire faite, de rappeler au dévot du carré de bien penser à lui faire apporter le *Journal des Missions*¹²⁴. Antisémites et appelant aux pogromes les plus sanglants, la perspective bien réelle de devoir affronter en duel un négociant juif insulté les fait suer de peur. Et quand un officier se prend à développer les invraisemblables raisons de sa haine des protestants, le médecin du bord ne peut que constater : « Vous êtes fou, mon cher, fou à lier¹²⁵. »

On comprend dès lors mieux les précisions, il est vrai tardives, de l'auteur qui se refuse à considérer son roman comme un pamphlet. À l'occasion de la sortie dans *L'Assiette au beurre* du numéro spécial consacré à la Marine¹²⁶, il donne ainsi dans une lettre-préface une explication de texte particulièrement explicite. Après avoir rappelé que son dernier ouvrage, *Le Livre de la Houle et de la Volupté*, est dédié « respectueusement à la marine de France et fraternellement aux marins de Bretagne¹²⁷ », il affirme au dessinateur, Léon Fourment, n'avoir jamais voulu « reprocher à ce groupement des officiers de Marine, autre chose que sa puérilité. Comprenez par là : la jeunesse des sensations, l'absence de la logique, l'ignorance de la vie sociale, la faiblesse devant les conflits sexuels et tant d'autres manifestations qui ne sont pas des défauts mais qui révèlent une absence de qualités ». Il demeure « marin de cœur, marin de la marine, et non pas marin maritime; c'est ainsi que, à la barbe de tous les assiette-au-beurristes qui pensèrent m'enrôler parmi leurs croisades de rhéteurs électoraux, j'ai cru devoir placer au seuil du *Livre de la Houle et de la Volupté* la dédicace que je vous rappelais tout à l'heure¹²⁸ ».

Que Diraison espère ainsi arracher son roman à l'instrumentalisation qui en a été faite, et sa carrière littéraire à l'ornière du scandale de son premier essai, apparaît bien naïf. Les officiers de marine apparaissent certes plus grotesques que dangereux, mais l'ouvrage apporte de l'eau au moulin des critiques qui dénoncent l'affranchissement de la Royale vis-à-vis des règles républicaines depuis le milieu des années 1890 jusqu'aux années 1900¹²⁹, et qui réclament la mise au pas de l'institution et de ses hommes. L'affirmation du médecin Minçavoué expliquant au jeune commissaire Bourentie que « les notes sont données par un officier de vaisseau, c'est-à-dire par un clérical renforcé! », et qu'il faut donc en conséquence, subalterne, « multiplier

---

124. *Ibid.*, p. 110-111.

125. *Ibid.*, p. 56.

126. FOURMENT, Léon, *Le Quart naval (Les Maritimes)*, op. cit.

127. DIRAISON-SEYLOIR, Olivier, *Le Livre de la Houle et de la Volupté. Roman du Pacifique*, Paris, Dujarric et C^{ie}, 1905.

128. FOURMENT, Léon, *Le Quart naval (Les Maritimes)*, op. cit.

129. Camille Pelletan, ministre de la marine, déplore ainsi à la Chambre des députés la perpétuation « dans ce milieu spécial [d']un esprit, des mœurs, des idées, des attachements, des fidélités très méritoires autour desquels le courant des idées politiques et sociales du siècle passait sans presque les entamer ». *Journal officiel de la république française, compte rendu des débats*, 6 février 1903, p. 501.

les mômeries d'église », et, chef, « se rallier au convent¹³⁰ », ne témoigne pas d'un catholicisme très ardent mais révèle néanmoins une influence cléricale bien réelle, celle-là même que les radicaux, et toute l'extrême-gauche, cherchent à extirper des grands corps de l'État. La presse socialiste et anarchiste s'enthousiasme donc très logiquement pour l'ouvrage. Le critique des *Temps Nouveaux*, Jean Grave¹³¹, s'il s'interroge sur le fait de savoir s'il s'agit d'une œuvre de combat ou de débinage, n'en boude pas pour autant son plaisir : « C'est toujours un pavé dans la mare aux grenouilles. Les mœurs que nous raconte l'auteur ne sont pas une révélation, on les connaissait plus ou moins déjà par d'autres indiscretions ; elles se contrôlent et se confirment l'une l'autre. La conclusion est que l'armée, côté marine, est aussi pourrie que le côté guerre¹³². » L'ouverture par les marins d'une souscription pour l'érection d'une vierge au crucifix sanglant sur la basilique du Sacré-Cœur en réponse à la suppression de la flamme de la messe sur les bâtiments de l'État, provoque immédiatement les railleries de *L'Aurore* qui renvoie à celui qui est devenu son champion : « Un chapitre pour le prochain roman d'Olivier Seylor » avant de reprendre l'antienne, désormais classique, des accusations : « Quand nos vaillants loups de mer sont las de couler des bateaux, de débaucher des femmes, de flamidianiser des matelots, entre deux messes et deux chapelets, ils font des souscriptions d'amende honorable pour les impiétés du gouvernement de défense républicaine¹³³. »

Si les détracteurs de la marine se saisissent de tout ce qui peut conforter leur critique du « Grand Corps », une piété trop marquée, des comportements licencieux et des paroles invérifiables apparaissent toutefois insuffisants pour justifier une mise au pas de la marine tout entière. D'autant plus que la stricte répartition des postures politiques ou religieuses au sein du carré (l'antisémitisme à l'enseigne de vaisseau Forney, l'antirépublicanisme au lieutenant de vaisseau Bruc, la bigoterie au lieutenant de vaisseau Marie-Branter, etc.) affaiblit l'idée d'un corps idéologiquement homogène. Par ailleurs, l'essentiel des traits de ce tableau assassin se retrouve, presque à l'identique, dans le roman de Daniel Borys, paru quelques mois plus tard, sans susciter le même scandale¹³⁴ ; et si Claude Farrère, dix ans plus tard,

130. *Ibidem*, p. 146.

131. Sur Jean Grave, journaliste et romancier libertaire, on renverra au portrait qu'en dresse Léon Descaves. Voir DESCAGES, Léon, *Souvenirs d'un ours*, Paris, Les Éditions de Paris, 1946, p. 121-125.

132. GRAVE, Jean, « Bibliographie », *Les Temps Nouveaux. Recueil d'extraits puisés dans la littérature internationale*. Tome troisième, Paris, Les Temps nouveaux organe communiste-anarchiste, 1900-1901-1902, p. 776.

133. B.G., « Les maritimes », *L'Aurore*, 3 février 1902, p. 1. Le verbe « flamidianiser » renvoie à l'affaire du frère Flamidien, frère des écoles chrétiennes, accusé, en février 1899, d'avoir violé un de ses élèves. Voir LALOUETTE, Jacqueline, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Paris, Albin Michel, 1997.

134. Dans *Le Galon*, publié au cours du premier semestre de l'année 1902 dans *La Plume*, Daniel Borys, pseudonyme de l'administrateur de la marine Borie de la Merlie, met en scène l'histoire du commissaire de la marine Lucien de Perleroy qui, pour subvenir aux

voit son étoile pâlir au sein du monde maritime pour le tableau des mœurs corrompus qu'il offre dans ses *Petites alliées*, il est loin de susciter un tel tumulte¹³⁵. En réalité, bien plus dangereuses que les caricatures des limites et des travers des officiers de marine, les accusations, étayées sur des faits, de leur médiocrité professionnelle sont susceptibles de porter un réel préjudice à l'institution navale en fournissant une arme utile à ses détracteurs. Ce que dit le roman, en creux, c'est que la marine est composée d'individus qui ne remplissent pas correctement leurs fonctions, on le voit lors de l'échouage du croiseur *La Pérouse* qui occupe les chapitres 12 et 13, et que cette incompétence de quelques-uns est couverte par tous, au mépris des comptes que l'institution doit rendre à l'autorité politique.

L'affaire de l'échouage du *Tolbiac*, venu rechercher la mission Marlet, dont personne ne peut ignorer qu'il renvoie à l'échouage du croiseur *La Pérouse*, de la division navale de l'océan Indien, transportant le général Gallieni dans le cadre de sa mission à Madagascar (printemps-été 1898), est, dans cette visée, lourde de menaces. Les circonstances de l'accident du *La Pérouse* sont en effet entourées d'un certain nombre de questions auxquelles l'auteur des *Maritimes* répond explicitement, à la plus grande honte de la marine. Le 30 juillet 1898, le *La Pérouse* est victime d'une rupture de ses chaînes d'ancres et s'échoue sur les hauts-fonds de la côte malgache. Le 5 novembre suivant, l'affaire passe en jugement devant le conseil de guerre maritime de Toulon, présidé par le vice-amiral Humann, assisté des contre-amiraux Chateauminois, Valery, Bellanger, Michel, et des capitaines de vaisseau Vidal et Barbeyrac Saint-Maurice, et conclut que « le commandant Huguet déclare qu'il a été victime d'événements insurmontables. Le *La Pérouse* paraît s'être échoué sur les roches à la suite de la rencontre de l'épave d'un navire norvégien chargé de caoutchouc qui s'était perdu sur ce point de la côte de Madagascar quatre ans auparavant. En procédant au sauvetage du *La Pérouse*, on a d'ailleurs retrouvé des débris de ce bateau norvégien¹³⁶ ».

La conclusion judiciaire de ce drame maritime apparaît en réalité sujette à caution. Elle diffère en tout cas de la version officielle née au lendemain de l'accident, la presse rapportant que le violent orage qui s'était levé avait jeté le bâtiment à la côte¹³⁷, les deux ancres s'étant rompues sous la violence des éléments avant qu'une troisième, hâtivement mouillée, ne casse à son tour. Cette version est celle qui va s'imposer jusqu'au milieu du mois d'août avec une insistance particulière sur la violence de la tempête, qua-

---

besoins de sa maîtresse mourante, se sert dans la caisse du bord. Confondu, il se suicide avec son sabre d'uniforme. Derrière cette tragédie se dessine un tableau de la marine en tous points comparable à celui dépeint dans *Les Maritimes*.

135. FARRÈRE, Claude, *Les Petites alliées*, Paris, Flammarion, 1910.

136. X, « La perte du *La Pérouse* », *Le Temps*, 5 novembre 1898, p. 3. *Le Figaro* rend compte avec la même sobriété de cette séance du conseil de guerre. X, « La perte du *Lapérouse* », *Le Figaro*, 5 novembre 1898, p. 4.

137. X, « Naufrage du *Lapérouse* », *Le Figaro*, 17 août 1898, p. 3.

lifiée de « raz de marée¹³⁸ » ou d'« orage d'une extrême violence¹³⁹ ». Un mois après, *Le Temps* évoque à nouveau un vent violent ayant soulevé une houle qui a eu raison des ancres¹⁴⁰, formule définitive que la revue *Le Tour du monde* reprend sans faire mention d'une quelconque épave : c'est bien la tempête qui a cassé la première, puis la seconde chaîne d'ancre¹⁴¹. Le général Gallieni, présent sur les lieux au moment du naufrage, corrobore cette version initiale, dix ans après les faits :

« Pendant que nous rentrons à Fort-Dauphin, le temps s'assombrit, la mer s'agite. Bientôt, la pluie tombe à torrents, et le vent souffle en tempête ; dans la baie, le *La Pérouse* roule bord sur bord. Tout à coup, vers sept heures du soir, la chaîne de l'ancre casse net à bâbord dans la partie immergée. L'officier de quart fait aussitôt mouiller l'ancre de tribord. Les feux sont allumés et poussés activement ; mais, avant que la machine soit en état de tourner, un bruit sec se fait entendre : la chaîne de la deuxième ancre vient de se rompre ; le *La Pérouse*, jouet des flots, est emporté à dérive à la côte. Le croiseur est perdu ; le canon d'alarme retentit ; heureusement, le naufrage ne fait aucune victime¹⁴². »

Sauf que cette présentation initiale semble en réalité erronée. *Le Radical*, arguant d'un câblogramme reçu le 30 août au ministère de la marine, affirme ainsi que la rupture des chaînes est due « non pas à un cyclone ou une grosse houle mais au choc d'une épave immergée dont les nombreux débris ont été retrouvés aux alentours du bâtiment¹⁴³ », version qui s'imposera auprès du tribunal maritime. *Le Journal officiel de Madagascar et dépendances*, trois semaines après, donne à son tour un récit du drame dans des termes qui laisse peu de doutes sur ce qu'il faut penser de cette nouvelle explication :

« L'*Officiel* a relaté *in extenso*, en temps et en lieu, les circonstances de l'échouage du *La Pérouse*. Aucune explication plausible de ce sinistre, survenu au moment où l'état de la mer n'avait encore rien de bien inquiétant, n'avait pu être donnée jusqu'ici. D'après les renseignements fournis par M. le capitaine de vaisseau Huguet, commandant du *La Pérouse* et chef de la Division navale, la rupture des deux chaînes du croiseur aurait été causée par le choc d'une épave. Les gens du pays rapportent en effet qu'un trois-mâts norvégien, le *Lotsen*, a été jeté en 1894 sur les récifs qui prolongent la pointe de Fort-Dauphin : l'épave de ce navire se voyait encore, paraît-il, il y a quelque temps [...]. Le commandant Huguet pense que dans le violent coup de vent qui précéda l'arrivée du gouverneur général, les débris du *Lotsen* auront été déplacés et, les jours suivants, entraînés par le courant dans la direction du *La Pérouse*. [...] En même temps, des boules de caoutchouc, provenant sans doute du chargement du *Lotsen*, étaient rejetés sur le rivage

138. M. M., « Dans la Marine. Deux accidents », *Le Figaro*, 19 août 1898, p. 2.

139. X., « Affaires militaires. Marine », *Le Temps*, 19 août 1898, p. 2.

140. X., « Marine », *Le Temps*, 14 septembre 1898, p. 3.

141. X., « Voyage du général Gallieni », *Le Tour du Monde : nouveau journal des voyages*, 1900, p. 155-156.

142. GALLIENI, Joseph, *Neuf ans à Madagascar*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1908, p. 135.

143. X., « La perte du *La Pérouse* », *Le Radical*, 31 août 1898, p. 2.

avec divers objets ayant appartenu au *La Pérouse* [...]. Le commandant Huguet est d'avis que ces débris sont ceux du *Lotsen*¹⁴⁴... »

Il est difficile d'être moins catégorique que l'auteur de ces lignes qui semble sous-entendre que le *Lotsen* et sa cargaison tombent de manière providentielle, l'argument météorologique, qui s'est naturellement imposé au lendemain du drame, apparaissant en réalité difficile à tenir au regard de l'état de la mer.

Quelle que soit la ou les raison(s) de la disparition du croiseur, fortune de mer, négligence ou incompétence du commandement, et Diraison est bien placé pour avoir une idée de ce qui s'est réellement passé en raison de sa participation au renflouement de l'épave, la gestion pour le moins maladroite d'informations contradictoires sème le doute et permet de mener, à partir d'un accident sans conséquence dramatique, une charge contre la marine. Si cette dernière a d'abord commis une erreur en confiant un commandement à un capitaine de vaisseau visiblement incompétent, c'est surtout le refus de reconnaître cette incompétence qui pose problème. En effet, il démontre que la marine refuse de désavouer un de ses membres dont le jugement est dès lors de pure forme, les conseils maritimes étant en réalité des théâtres qui permettent de satisfaire à la lettre de la loi sans en respecter l'esprit. La description méticuleuse de cette comédie familiale, où tous endossent des costumes convenus, apparaît ainsi comme une mise en accusation des « amiraux indifférents » et des capitaines de vaisseau dont le seul souci est « d'être assurés de pareilles bienveillances en un cas semblable, ensuite de savoir que la demi-année où Bichin, glorifié publiquement, expierait cependant sa maladresse avant une autre nomination, se répartirait en bénéfices de jours, au plus de semaines, sur ses voisins de l'annuaire¹⁴⁵ ». Derrière cela, il n'y a qu'une farce que la marine joue au gouvernement, entendant bien n'avoir aucun compte à lui rendre.

Ce que révèle l'accident, c'est la scandaleuse autonomie de la marine qui refuse de rendre des comptes à son ministre et à la Chambre, autonomie que les nominations des officiers généraux permettent à leur tour d'illustrer. Ainsi, évoquant l'accession des contre-amiraux de La Morinière de Layval et Rôt de La Bafouillière au grade de vice-amiral et des capitaines de vaisseau de Gogin, Nénoscande et Maudéfent à celui de contre-amiral, Diraison, par l'entremise des officiers de marine du carré du *Tolbiac*, se livre à un véritable jeu de massacre. Si le premier est un avare coureur de jupons, le deuxième est une nullité absolue qui prenait « une torpille vigilante pour un percolateur [et qui] passait le temps à coller des images sur des albums », le troisième un marin de salon qui « avait une terreur extraordinaire de la côte », le quatrième « la brute la plus lâche de la marine », le dernier un franc-maçon dont l'affiliation a servi d'ascenseur vers les étoiles¹⁴⁶; et

144. X, « Nouvelles et Informations », *Journal officiel de Madagascar et dépendances*, 22 septembre 1898, p. 2459.

145. SEYLOR, Olivier, *Les Maritimes*, op. cit., p. 285.

146. *Ibidem*, p. 105-107.

de citer les exemples justifiant ces appréciations peu flatteuses dont on devine qu'ils sont de notoriété publique dans les carrés. C'est sans doute là que l'offense est la plus grande et il est symptomatique que la mention de ces quelques pages injurieuses apparaît seule dans le rapport du conseil d'enquête du 11 décembre 1901 chargé de statuer sur le sort de l'insolent. L'accusation de promouvoir des officiers généraux médiocres est en effet extrêmement sensible. Outre qu'elle renvoie au discours tenu par les radicaux qui notent que « le choix des officiers de vaisseau promus aux grades dits généraux, c'est-à-dire nommés à ces fonctions qui peuvent les mettre un jour en situation de commander une armée navale, a été, jusqu'ici, dicté par l'intrigue plus que par le vrai mérite¹⁴⁷ », elle pose la question des prérogatives du ministre par rapport à celles des militaires. Les nominations sont en effet entre les mains du Comité des inspecteurs généraux, composé de trois amiraux, chargé de la composition des tableaux d'avancement pour les officiers supérieurs, prérogative qui permet à ses membres de placer leurs affidés sans que le ministre puisse s'y opposer. C'est à la réduction de ce pouvoir exorbitant des officiers de vaisseau sur la marine que les différents ministres de la marine, Lockroy, puis Lanessan et enfin Pelletan vont s'attaquer à partir de 1896 et tout au long des années 1900¹⁴⁸.

Cette bataille est évidemment une question de principes ; si l'autonomie des armées, « l'Arche sainte », se justifiait au lendemain de la guerre de 1870¹⁴⁹, les dérives de l'affaire Dreyfus interdisent que perdure une telle entorse aux principes républicains¹⁵⁰. Plutôt que d'invoquer les mânes de Cicéron et son *arma cedant togae*, Diraison, fidèle à sa stratégie d'entrepreneur en démolition, s'attache à peindre les conséquences d'un tel corporatisme. Outre le portrait diffamatoire de l'amiral de Marquestoun, accusé, en compagnie d'un officier général de l'Armée, le général Nopert, de participer à des parties fines avec de très jeunes enfants, travesti en vieille femme¹⁵¹, c'est évidemment le spectacle lamentable offert par les vices-amiraux, réunis par le ministre de la marine pour la désignation de l'officier général chargé de prendre la tête de l'opération militaire en Chine, qui révèle les limites du système. Alors que le ministre Vingrandy (Lockroy) en appelle à leur patriotisme, « il ne fit pas remuer un trait des cinq faces autour de lui¹⁵² ». Le premier refuse d'en entendre davantage sans l'obtention définitive du grade d'amiral, le deuxième prétexte le mariage de sa fille, le troisième argue du fait qu'il a déjà récemment secondé la diplomatie française en Chine, le quatrième a des vues sur des postes dans lesquels il

147. PIVOT, Jean, « Les promotions de la Marine », *L'Aurore*, 14 janvier 1901, p. 1.

148. Sur cette question, voir Jean Martinant de Préneuf, « La politique de républicanisation de la marine à la Belle Époque », art. cit.

149. CHANET, Jean-François, *Vers l'Armée nouvelle. République conservatrice et réforme militaire 1871-1879*, Rennes, PUR, 2006.

150. JOLY, Bertrand, *Histoire politique de l'affaire Dreyfus*, Paris, Fayard, 2014.

151. SEYLOR, Olivier, *Les Maritimes*, op. cit., p. 298-299.

152. *Ibidem*, p. 313.

se voit plus utile tandis que le dernier se trouve satisfait de ce qu'il a déjà et ne souhaite nul avancement¹⁵³.

Incompétence professionnelle, médiocrité et lâcheté, autant de qualités dont la dénonciation arrive à point nommé pour la presse radicale qui voit dans *Les Maritimes*, un formidable levier pour accélérer la républicanisation du corps commencé sous le ministère Lockroy. Si certains se félicitent du tableau où « grouillent de bien jolis messieurs », pointant l'histoire « vraiment amusante de cuirassé échoué par l'impéritie des chefs et [qui] leur vaut décoration et avancement¹⁵⁴ », nombreux sont ceux qui perçoivent immédiatement la nature profonde d'un roman dont ils dénoncent par ailleurs les insuffisances littéraires ; si ce « n'est pas une œuvre d'art », les informations étant « jetées au hasard [...] dans le vieux moule naturaliste », « ce volume est une bonne arme de guerre¹⁵⁵ ». Si le roman peine à convaincre sur le plan littéraire, il n'en reste pas moins un formidable outil de décryptage de la marine pour ses adversaires, des conférences étant même organisées dans le cadre des universités populaires de la capitale, telle celle de M. Casevitz, ingénieur des arts et manufactures, « La marine militaire d'après *Les Maritimes* par Seylor¹⁵⁶ ». Rien ne permet d'étayer les allégations des détracteurs de Diraison, affirmant qu'il aurait tenu à partir de 1902 « un poste officieux au cabinet Pelletan dont il était à *Gil Blas* l'émissaire autorisé¹⁵⁷ », mais il ne saurait exciper de la qualité romanesque de son ouvrage pour se dédouaner du qualificatif de pamphlétaire, ayant offert aux critiques de la marine un roman aussi politique qu'un pamphlet et autrement redoutable.

•

Au lendemain du succès de son premier roman, Olivier Diraison tente de capitaliser sur sa bonne fortune littéraire en peignant à nouveau le monde maritime dans ses *Nuits vides*¹⁵⁸, avant de mettre à profit ses souvenirs d'officier de marine au profit de romans exotiques dans *Amours d'Extrême-Orient*¹⁵⁹, puis dans *Le Livre de la houle et de la volupté*¹⁶⁰. Mais il conserve

---

153. *Ibid.*, p. 313-315.

154. GRAVE, Jean, « Bibliographie », *op. cit.*, p. 776.

155. RYNER, Han, *Prostitués, études critiques sur les gens de lettres d'aujourd'hui*, Paris, Société parisienne d'éditions, 1904, p. 32-33.

156. X, « Enseignement », *L'Aurore*, 4 février 1902, p. 3. Il referra d'ailleurs cette conférence en avril 1904. X, « Enseignement », *L'Aurore*, 29 avril 1904, p. 3.

157. BRUCHARD, Henry de, « Une nouvelle forme de l'action antifranaçaise. Les pamphlets contre le Canada français », *Revue critique des Idées et des Livres*, 25 décembre 1909, p. 462.

158. DIRAISON-SEYLLOR, Olivier, *Les Nuits vides*, Paris, Fayard, 1902. L'ouvrage raconte les nuits de ces femmes d'officiers de marine, partis en escadre ou dans des stations lointaines, qui trouvent le réconfort dans les bras des camarades de leurs maris. Curieusement, malgré l'aspect particulièrement scabreux du thème, il est loin de rencontrer la violence des *Maritimes* ; il est vrai que l'auteur n'appartient désormais plus à la marine depuis le début de l'année 1902 et que les personnages ne sont pas reconnaissables.

159. DIRAISON-SEYLLOR, Olivier, *Amours d'Extrême-Orient*, Paris, C. Carrington, 1905.

160. DIRAISON-SEYLLOR, Olivier, *Le Livre de la houle et de la volupté, roman du Pacifique*, Paris, Dujarric, 1905. Il semble que l'ouvrage ait un moment été sur les rangs pour se voir

de ses deux premiers romans un goût pour le pamphlet qu'il illustre avec son *Tout-Pourri*¹⁶¹, issu de sa découverte du monde parisien, puis avec *Stephen Harris, joueur*¹⁶², où il révèle les arcanes du monde des tripots, et qu'il entretient au gré de ses voyages à travers le monde. Du Canada, où il collabore sous le pseudonyme de James de Folley, au journal de Montréal, *La Patrie*¹⁶³, il rapporte *Le Pays des petites filles*¹⁶⁴ qui suscite la colère des autorités canadiennes qui interdisent la diffusion de l'ouvrage¹⁶⁵, d'Indochine où il est envoyé comme commis de 1^{re} classe des affaires civiles¹⁶⁶, il revient avec *Du fond des abîmes*¹⁶⁷ et *Demi-Blanc*¹⁶⁸ dans lesquels il étrille la société coloniale. Las! Aucun de ses ouvrages ne rencontrera le public conquis par l'insolence et la provocation des *Maritimes*. Il ne disparaît néanmoins jamais du tout Paris littéraire, maintenant une activité de chroniqueur maritime, de nouvelliste et de conférencier¹⁶⁹.

La guerre venue, il semble avoir fait l'impossible pour réintégrer la marine qui aurait refusé sa demande, refus qui l'aurait conduit à essayer, en vain, de s'engager dans la *Royal Navy*¹⁷⁰. Il contracte alors un engagement

---

décerner le prix Goncourt qui revient cette année à un autre officier de marine, Charles Bargone, Claude Farrère en littérature, pour *Les désenchantés*. X, « Échos », *L'Humanité*, 7 décembre 1905, p. 1.

161. DIRAISON-SEYLLOR, Olivier, *Le Tout-pourri. Roman de mœurs parisiennes*, Paris, Chez l'auteur, 1903. Sur cette dénonciation du Paris cosmopolite, on renverra à l'article de RICARD, Jean-Pierre, « Le Paris-Rasta et le rejet du cosmopolitisme », actes du III^e congrès de la Société des études romantiques et dix-neuviémistes sur *La vie parisienne, une langue, un mythe, un style*, 7-9 juin 2007. [http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/wa_files/Ricard.pdf]. Site consulté en novembre 2015.

162. DIRAISON-SEYLLOR, Olivier, *Stephen Harris, joueur*, Paris, Félix Juven, 1906.

163. Voir YON, Armand, « Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 20, n° 2, 1966, p. 262-280. Il reprend ce pseudonyme de « De Folley » pour signer ses premiers articles dans *L'Aurore* du 19 novembre 1908 au 16 janvier 1909, avant de l'abandonner pour son nom de plume d'Olivier Seyllor.

164. DIRAISON-SEYLLOR, Olivier, *Le Pays des petites filles. Roman de mœurs canadiennes*, Paris, F. Juven, 1909.

165. Article de *La Patrie*, cité dans BRUCHARD, Henry (de), « Une nouvelle forme de l'action antifrançaise. Les pamphlets contre le Canada français », *La Revue critique des idées et des livres*, 25 décembre 1909, p. 431-468.

166. *Annuaire général de l'Indochine française*, 1907, p. 459, et 1908, p. 496.

167. DIRAISON-SEYLLOR, Olivier, *Du fond des abîmes. Journal de Charles Dynvic, surveillant des travaux publics au Laos*, Paris, E. Figuière, 1911. L'ouvrage est initialement publié en feuilleton dans *Gil Blas* du 27 novembre au 29 décembre 1910.

168. L'ouvrage a semble-t-il disparu des collections de la BNF, son existence n'étant avérée que par le compte-rendu que lui consacre la Plume indochinoise. Voir KOCK, Maurice, « V'là l'Facteur! (petit courrier littéraire) », *La plume indochinoise. Revue littéraire et artistique*, 1^{er} août 1912, p. 26.

169. Il multiplie ainsi à partir de 1909 les conférences sur les paradis artificiels et notamment sur l'opium. Voir notamment X, « Les conférences », *Comoedia*, 11 mai 1909, p. 3; X, « Les conférences », *Comoedia*, 2 octobre 1913, p. 4. Il est vrai que, depuis la fin des années 1900, la question de l'opium, notamment à Toulon et au sein du corps des officiers de marine, apparaît particulièrement problématique.

170. X, « Nécrologie. Olivier Diraison Seyllor », *Le Radical*, 27 juin 1916, p. 2.

volontaire comme simple soldat dans l'infanterie au 87^e RI. Versé au 402^e RI puis au 97^e RI, il est nommé sous-lieutenant à titre temporaire le 26 octobre 1915 avant d'être transféré au 106^e chasseurs à pied le 3 février 1916 où ses « excellents services » permettent son élévation le 25 avril suivant au grade de lieutenant. Le 17 juin 1916, sa mort glorieuse près de Thiaumont lui vaut la croix de guerre avec palmes, la légion d'honneur à titre posthume et une citation à l'ordre de l'Armée¹⁷¹. Au lendemain de la guerre, il a droit à la reconnaissance posthume de la nation ; cité dans l'anthologie des écrivains morts à la guerre¹⁷², son œuvre expurgée des titres les plus scandaleux¹⁷³, son nom est gravé sur un des quatre panneaux du Panthéon, inaugurés le 15 octobre 1927 par l'Association des écrivains combattants, célébrant les 562 écrivains morts au champ d'honneur¹⁷⁴. Dans un ultime défi à l'institution qui l'a rejeté, Olivier Diraison-Seylor, officier de marine déchu, vient, glorieusement, de réintégrer la communauté militaire.

---

171. « Citations à l'ordre de l'armée », *Journal officiel de la République française*, 28 octobre 1916, p. 9407.

172. KARMOR, Iann, « Olivier Diraison-Seylor », dans : Collectif, *Anthologie des écrivains morts à la guerre 1914-1918*, t. II, Amiens, Edgar Malfère, 1924, p. 230-235.

173. Ne sont ainsi cités que *Le Livre de la Houle et de la Volupté*, *L'Amour en croupe*, *Du fond des abîmes*, *Irène, grande-première*, et les incontournables *Maritimes*.

174. X, « La cérémonie du Panthéon. Aux écrivains morts à la guerre », *Les Nouvelles Littéraires*, 22 octobre 1927, p. 4.

RÉSUMÉ

La marine française est l'objet de critiques depuis la fin du XIX^e siècle en raison de sa résistance aux idées républicaines. Le corps de ses officiers est notamment mis en accusation pour son cléricisme et ses sympathies monarchiques. Dans ce contexte tendu, la publication du roman *Les Maritimes* à la fin de l'année 1901 provoque un retentissant scandale largement relayé et instrumentalisé par la presse radicale qui y voit la confirmation de ses accusations : arrivisme, incompétence, antisémitisme, royalisme sont ainsi mis en exergue dans un roman qui accuse et ridiculise violemment le petit monde de la société toulonnaise. Avec l'arrivée au pouvoir du Bloc des gauches, ce roman à clés tombe à pic pour justifier les réformes trop longtemps différées de républicanisation de la marine. Si Olivier Diraison-Seylor ne retrouve pas avec ses romans ultérieurs la gloire des *Maritimes*, ce dernier reste un des rares exemples de roman antimilitariste ayant l'armée de mer pour objet. Cela explique pourquoi il demeure longtemps victime de la vindicte de représentants de l'institution qui conservent intact le souvenir de l'insulte.

ABSTRACT

The French Navy was well-known in the 1900s to be a bastion of conservatism, opposed to republican ideas. The Officer corps, in particular, was accused of being clericalist and monarchist. In November 1901, the publication of a novel, Les Maritimes, written by an unknown author, Olivier Seylor, caused uproar. This vitriolic attack against officers and their wives, easily identifiable, was seen as an assault on the institution. Indeed, the novel and its argument was a useful weapon in the conflict that began between the new government of the "Bloc des Gauches" and the Navy. In his policy of "républicanisation", the timing of this caricature could not have been more appropriate. Even if the author, navy officer, suggested that he did not write an antimilitarist novel, Les Maritimes was seen as an attack against the Institution.